

Le faubourg brûle (suite et fin)

Raymond Giroux

Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (1985). Le faubourg brûle (suite et fin). *Cap-aux-Diamants*, 1(2), 26-28.

Le faubourg brûlé

(suite et fin)



Le progrès condamne les vieilles portes de la ville. La porte Saint-Jean. Archives de la ville de Québec.

En ce matin de juin 1881, Lawrence et Marie-Jeanne fuient l'incendie du faubourg Saint-Jean. Le désastre a réglé les petites querelles de quartier, mais il faut déjà penser aux lendemains.

À l'intérieur du couvent du Bon-Pasteur, les religieuses voient aux enfants, les rassurent à leur façon pour éviter la panique; en réalité, les cris de la jeunesse, qui vit l'incendie du quartier comme une fête, un immense feu d'artifice, leur redonnent confiance. Peu à peu, plutôt que de hurler auprès des enfants, de les inviter sans arrêt à se mettre à l'abri, elle entrent dans la partie. Contre mauvaise fortune, bon coeur, se disent-elles après tant d'autres. Le bon peuple, pas très riche, reconstruira bien sa paroisse de ses propres mains. Les hommes, vaillants chefs de famille malgré leur travail difficile, ne se laisseront pas décourager. Bien sûr, le curé

de Saint-Jean-Baptiste perdra quelques ouailles. L'avenir appartient à Saint-Sauveur, hors de Québec, là où s'installent les usines, et non à la ville haute où les riches s'assurent des lotissements plus grands, en des rues larges et bien ordonnées.

La Grande-Allée, fruit de la fièvre romantique alimentée par le gouverneur Dufferin prend des airs européens. Face au Parlement qu'on achève, les belles maisons en pierres toutes neuves ne seront d'aucune utilité à Lawrence. Ni lui, ni ses enfants ni sans doute ses petits-enfants n'auront jamais assez d'argent pour les acheter. La plupart de ses voisins n'ont même pas eu à l'esprit une seule fraction de seconde de se réfugier dans cette direction. Des hommes en costumes, des femmes en robes et en chapeau, des enfants peu nombreux, bien mis, regardent aussi l'incendie, en curieux. Du



La Grande Allée devient une artère importante de la ville de Québec à la fin du XIX^e siècle. Archives nationales du Québec.

côté sud de l'avenue, en face du bloc Hamel, personne ne bouge. Hommes et femmes chuchotent, sursautent parfois au bruit des explosions. Les lampes au gaz, symbole du progrès, explosent l'une après l'autre. Et dire que l'électricité s'en vient. Dans trois ou quatre ans, raconte-t-on dans les salons d'affaires, les chûtes Montmorency fourniront lumière et énergie à toute la ville. Il paraît même que la nouvelle terrasse aura la primeur, dit-on à l'hôtel Saint-Louis. Cela ne règle rien pour Lawrence et ses amis, qui désespèrent de voir les pompes à incendie. Pourtant, il n'y a pas long à rouler, depuis la caserne de la rue Sainte-Ursule, juste derrière l'hôtel-de-ville. Attendra-t-on que les 1 500 maisons aient toutes brûlé comme des allumettes? Faudra-t-il organiser une émeute? Il y a plus d'une heure que le quartier est transformé en immense brasier. La municipalité n'aurait plus d'argent pour

entretenir son département du feu, comme on l'appelle? Les Québécois s'en souviennent: pas plus tard que l'été dernier, la ville a éteint les lampadaires pendant une quinzaine de nuits parce qu'elle ne pouvait plus payer le gaz, les coffres à sec. Ha! le progrès.

Où va l'argent? se demande Lawrence au désespoir. On en trouve pour construire le parlement, personne ne rechigne pour abaisser les murs de la ville, tout le monde trouve normal d'ouvrir des nouvelles portes à grands frais on de prévoir l'élargissement de la Grande-Allée. Ce n'est pas parce que les britanniques ont ramené leur garnison chez eux que Québec doit dépérir. D'ailleurs, toutes ces idées modernes lui donnent un peu de travail. Son père oeuvrait aux chantiers maritimes, mais la fin des voiliers avait peu à peu tué son métier. Ses oncles débardeurs avaient eux aussi perdu leur emploi.

Après des batailles et des émeutes dans les rues étroites de la basse-ville, les Irlandais avaient dû se replier vers Notre-Dame de la Garde et Saint-Jean, en haute-ville. Lawrence et ses frères se trouvent réduits à courir de chantier en chantier. Hier, le percement des portes. Aujourd'hui, la construction du nouveau parlement. Demain, peut-être le nouveau château Saint-Louis que l'on parle toujours de construire à l'intérieur de la Citadelle, maintenant que les risques de guerre avec les Américains semblent estompés pour de bon.

Perdu dans ses rêves, Lawrence n'a pas le temps de désespérer. À cheval spirituellement sur deux paroisses, Saint-Jean et Saint-Patrick, il espère profiter des corvées organisées des deux côtés. Les Canadiens ne laisseront pas tomber l'une des leurs, sa femme Marie-Jeanne, et les Irlandais serrent les coudes pour leurs compatriotes. Et au fond, les bagarreurs sont quand même bons amis, solidaires dans la pauvreté, la maladie et le désir d'émigrer ailleurs, dans l'Ouest ou en Nouvelle-Angleterre. Calixa Lavallée, qui vient de composer la musique du O Canada que l'on a chanté en chœur le 24 juin dernier, sur les plaines d'Abraham, n'est-il pas l'organiste attitré à l'église irlandaise? Les flammes ralentissent enfin leur course, faute de bon bois à brûler. Les pompiers arrivent, souhaitent que les bornes-fontaines, nombreuses sur la rue Saint-Amable, presque privilégiée à cet égard, fonctionnent mieux qu'à l'accoutumée. Il est vrai que dans ce secteur de Saint-Jean, les maisons de pierres et de briques sont plus nombreuses. Les intérieurs brûlent, mais les murs en solide aident les équipes de sapeurs. Le vent du nord, toujours léger, incommode à peine les voyeurs de la Grande-Allée. Déjà, Lawrence peut dire que la vieille ville sera épargnée une fois de plus. Les tisons ne s'y rendent pas, et les amateurs de fêtes et de délassements respirent à l'aise: rien ne menace le «Skating Rink» de la rue Saint-Louis, tout juste hors les murs. Ouf! Le Carnaval est sauvé, on pourra encore y tenir des bals masqués sur glace, la soirée la plus courue en ville. Même les travailleurs s'y rendent, malgré les dépenses folles pour se déguiser qui en Champlain, qui en Frontenac. Les hostilités y ont même cessé depuis que les Britanniques ne se déguisent plus en soldats du général Wolfe. Les gens de Québec ont une réputation bien méritée de résignation, mais quand même! Un soir de Carnaval, un petit coup dans le nez, les vieux ressentiments renaissaient.

Il est temps de retourner vers le Bon-Pasteur. L'air devient plus respirable, la

fumée s'amincit, s'envole peu à peu au-dessus de la ville et du fleuve. Il faut rejoindre Marie-Jeanne et les enfants. Et aussi casser la croûte. Les secours arrivent sans doute, personne ne laisserait sans nourriture un sinistré de Québec. Normalement, les curés des paroisses d'en-bas recueillent déjà vêtements, meubles et provisions. Et de toute façon, il peut se réfugier chez Owen, son frère, ou dans la parenté de Marie-Jeanne. La dernière fois, il y a cinq ans, il avait dispersé ses enfants un peu partout dans la famille, et reconstruit sa maison avec l'aide de ses beaux-frères. En bois, toujours, malgré les conseils de l'hôtel-de-ville. Il ne pouvait se payer meilleur qualité. La priorité, dès demain, sera de nettoyer les lieux, de ramasser les ustensiles que le feu n'aura pas tordu, et de chercher du bois. À moins, cette fois, de prendre plus de précautions. Des murs latéraux en brique, se dit-il, limiteraient les risques. Mais encore faut-il que tous ses voisins l'imitent. Et qu'il ait assez d'argent pour payer la brique, alors que le bois s'emprunte facilement sur les chantiers environnants.

Sans argent, le choix sera, ou serait vite fait. La police surveillait le Parlement. Comme si les cinquante agents de la ville s'y étaient donnés rendez-vous spontanément. Lawrence se demande quel malappris de voisin charpentier peut avoir un cousin qui en a raconté un peu trop à un ami de taverne dont le frère travaille dans la police. Les choix se restreignent à l'oeil. Pour le prix d'une maison de brique, pourrait-il partir pour l'ouest?

Raymond Giroux